

I

Le col de Korowai était fermé depuis la fin de l'été, lorsqu'une série de tremblements de terre superficiels avait déclenché un glissement de terrain. Ce dernier avait enseveli toute une portion de la route, tué cinq personnes et précipité un poids lourd dans un ravin, où il était allé rebondir sur une ligne à haute tension avant de labourer profondément le flanc de la montagne, puis de terminer sa course en explosant sur un viaduc, en contrebas. Il avait fallu des semaines pour pouvoir récupérer les corps sans risques et évaluer convenablement l'étendue des dégâts. À ce stade, les températures avaient commencé à chuter, et les jours raccourcissaient à vue d'œil. On ne pourrait rien faire avant le printemps. La route avait été barrée de chaque côté des montagnes, et la circulation déviée – vers l'ouest, en contournant le lac Korowai par la rive opposée, et vers l'est, à travers une mosaïque de terres agricoles et le lacs des rivières qui s'écoulaient à travers les plaines, jusqu'à la mer.

La petite ville de Thorndike, située juste au nord du col, sur les contreforts du massif de Korowai, était bordée

d'un côté par le lac et de l'autre par le Parc national de Korowai. La fermeture du col créa donc un cul-de-sac : coupée du Sud, la ville était désormais enclavée de toute part, à l'exception d'une seule direction. Comme dans la majeure partie de la Nouvelle-Zélande rurale, l'économie locale dépendait essentiellement du commerce des routiers et des touristes qui traversaient la bourgade, et quand les équipes de secours et de télévision finirent par plier bagage et s'en aller, de nombreux habitants de Thorndike partirent avec eux, à regret. Les cafés et les magasins de souvenirs qui bordaient la grand-route se mirent à fermer, les uns après les autres ; la station essence réduisit ses horaires ; un mot d'excuse fut affiché dans la vitrine de l'office du tourisme ; et l'ancienne ferme ovine qui occupait le fond de la vallée, et que l'annonce immobilière qualifiait de « projet de lotissement du siècle » à Thorndike, fut discrètement retirée de la vente.

C'est ce dernier incident qui attira l'attention de Mira Bunting, vingt-neuf ans, horticultrice de formation et fondatrice d'un collectif militant que ses membres avaient baptisé Birnam Wood. Mira n'était jamais allée à Thorndike, et n'avait ni l'intention ni les moyens d'y acquérir un lopin de terre, même minuscule, mais elle avait repéré cette annonce au moment où celle-ci avait fait son apparition sur Internet, cinq ou six mois plus tôt. Sous un pseudonyme, elle avait écrit à l'agent immobilier afin de manifester son intérêt pour le projet de lotissement, et demander si des terrains étaient déjà vendus.

Le pseudonyme en question, June Crowther, était l'une des nombreuses identités d'emprunt que Mira s'était forgées au fil du temps, et qu'elle utilisait à tour de rôle. Mrs Crowther était le fruit de son imagination ; elle avait par ailleurs soixante-huit ans, était retraitée et profondément sourde, raison pour laquelle elle préférait être contactée par e-mail plutôt que par téléphone. Elle possédait un modeste pécule en actions et obligations, qu'elle souhaitait convertir dans l'immobilier. Une maison de vacances, voilà ce qu'elle avait en tête, dans un coin bucolique, une maison que ses filles pourraient se partager tant qu'elle était encore là, et dont elles hériteraient à son décès. Il fallait que ce soit du neuf – après une vie passée à réparer et rénover, elle en avait terminé avec tout ça – mais pas forcément du sur-mesure. Un logement préfabriqué de qualité lui conviendrait très bien, un endroit standard dans une rue standard, du moment que les voisins ne soient pas trop près, et qu'elle puisse choisir les couleurs. Tout cela, la ferme de Thorndike aurait pu le lui offrir ; mais quatre mois après le glissement de terrain au col, Mrs Crowther reçut un e-mail de l'agent immobilier pour l'informer qu'en raison des circonstances nouvelles, son client avait décidé de ne pas vendre. Il était possible que le bien revienne sur le marché à une date ultérieure. En attendant, il souhaitait savoir si Mrs Crowther pourrait être intéressée par une autre de ses annonces dans la région – il joignait un lien – et lui souhaitait le meilleur pour ses recherches immobilières.

Mira lut l'e-mail à deux reprises, rédigea une réponse courtoise mais évasive, puis se déconnecta de son faux

compte et ouvrit une carte de Thorndike dans son navigateur. La ferme, située dans l'angle sud-est de la vallée, avait à peu près la forme d'un trapèze, beaucoup plus étroit en bas qu'au sommet de la côte, où elle venait s'adosser au territoire du parc naturel. Cent cinquante-trois hectares, elle se rappelait l'annonce de l'agence, avec un périmètre de huit ou dix kilomètres, peut-être. Ce n'était pas loin de l'endroit où avait eu lieu le glissement de terrain. Elle passa en mode satellite pour vérifier, mais l'image n'avait pas encore été actualisée. La route du col serpentait toujours, lisse et scintillante, décrivant des lacets à mesure qu'elle grimpait, interrompue çà et là par le miroitement gris du soleil qui se reflétait sur les toits des camions et des voitures. Mira songea soudain qu'il était possible que l'image ait été capturée quelques instants à peine avant le tremblement de terre : les automobilistes qu'on y voyait étaient peut-être morts, à présent. Elle se fit cette réflexion comme un test, comme on cherche un pouls : c'était une habitude secrète qui remontait à l'enfance, celle de s'infliger des scénarios morbides. Ce jour-là, elle ne parvint pas à éprouver de la pitié et, en guise de pénitence, elle se força à s'imaginer broyée, étouffée, visualisant mentalement la scène pendant plusieurs secondes, avant de souffler un bon coup et de revenir à la carte.

Une rangée de peupliers colonnaires projetait une ombre dentelée sur l'allée, jusqu'à la maison, située bien en retrait de la route – assez haut, se dit-elle, pour dominer les arbres qui bordaient le lac, et offrir une vue dégagée sur l'autre rive. Au-dessus de la maison se trouvait une sorte de

terrasse naturelle, formée par la veine calcaire qui séparait les pâturages du haut, plus boisés, des prairies ouvertes qui jouxtaient la route. Mira agrandit l'image et examina les prés l'un après l'autre. Ils étaient tous déserts. Une piste pleine d'ornières trahissait le circuit habituel du maître des lieux, et les ombres inclinées projetées sur la terre lui révélaient que plusieurs barrières étaient ouvertes. L'agent immobilier n'avait pas divulgué le nom de son client, mais quand elle tapa l'adresse dans un nouvel onglet, un article de presse apparut instantanément.

Mr Owen Darvish, domicilié au 1606, route du col de Korowai, à Thorndike, South Canterbury, avait récemment fait les gros titres. Il figurait sur la liste des distinctions royales publiée par la reine à l'occasion de son anniversaire, et allait prochainement être nommé chevalier compagnon de l'ordre du Mérite de Nouvelle-Zélande, en reconnaissance de ses efforts au service de la protection de l'environnement.

Intriguée, Mira oublia momentanément la carte, et poursuivit sa lecture.

Les titres de chevalerie avaient été abolis en Nouvelle-Zélande en l'an 2000, tout ça pour être rétablis neuf ans plus tard, à l'initiative d'un homme politique fortuné qui en convoitait un lui-même. Qu'on soit pour ou contre, c'était embarrassant pour tout le monde : les monarchistes ne pouvaient pas se réjouir, puisque cette résurrection prouvait seulement que la Couronne était sensible aux pressions politiques, et les républicains ne pouvaient pas protester, car cela serait revenu à dire que le code chevaleresque de la monarchie avait quelque chose de sacré à l'origine, qui

le plaçait hors de portée du commun des politiciens. Les deux camps étaient mécontents, et chacun accueillait les listes de distinctions honorifiques publiées deux fois l'an avec le même cynisme maussade, concluant de concert que tous les intellectuels adoués étaient des vendus, et que tous les hommes d'affaires avaient graissé des pattes. Owen Darvish faisait apparemment figure de rare exception. La nouvelle de son anoblissement était tombée très peu de temps après le glissement de terrain, comme si ce titre était un geste de consolation destiné à la région de Korowai dans son ensemble : et ça, c'était une forme d'esprit chevaleresque à laquelle ni les monarchistes ni les républicains ne pouvaient trouver grand-chose à redire. Darvish avait même proposé sa maison aux équipes de secours, pour qu'elles y installent leur base opérationnelle au lendemain de la catastrophe. « Je leur tire mon chapeau, à ces gars, fut son seul commentaire sur le sujet. Ce sont des héros, des vrais. »

Mira poursuivit sa lecture.

Elle apprit qu'Owen Darvish avait démarré sa carrière quarante ans plus tôt, à l'âge de dix-sept ans, en débarrassant ses voisins des lapins qui infestaient leurs champs, pour un dollar par tête. C'était un excellent tireur, et ses deux biens les plus précieux, des cadeaux de son père, étaient sa carabine à air comprimé de calibre 22 et son couteau à dépecer, qui possédait une lame fixe et un manche en buis. Il les avait fait installer tous les deux dans un écrin de présentation spécial qui agrémentait son salon. À ses débuts, il écorchait lui-même les carcasses et débitait la viande pour

la vendre en guise de nourriture pour animaux, aux chenils et propriétaires de chiens du coin. Les peaux étaient plus difficiles à écouler. Il avait fini par trouver une usine de traitement de la laine prête à les lui acheter en gros, pour en faire du feutre ; mais comme ils insistaient pour avoir des factures, Owen Darvish, alors âgé de dix-neuf ans, avait pris la décision de se constituer en société. Il avait engagé un comptable, loué un service de boîte vocale et acheté un pot de peinture jaune à la quincaillerie. Sur les portières de sa camionnette, il avait inscrit au pochoir les mots suivants : *Darvish Éradication Nuisibles*.

Fils d'un employé d'abattoir, Owen Darvish était bien placé pour savoir que chaque année, quantité d'animaux sains devaient être abattus prématurément à cause d'une cheville ou d'une patte cassée. Les terriers de lapins dévastaient des pâturages de qualité ; c'était par ailleurs une espèce introduite, de même que les opossums, les rats et les hermines, qui partageaient leur goût pour les jeunes pousses de végétaux autochtones et les œufs des oiseaux endémiques. L'extermination de ces nuisibles faisait partie des rares terrains d'entente entre défenseurs de l'environnement et agriculteurs industriels en Nouvelle-Zélande, et Owen Darvish, à mesure qu'il développait ses activités, se positionna entre les deux, courtisant les clients de gauche comme de droite. Mira lut que depuis sa création, Darvish Éradication Nuisibles avait signé des contrats avec toutes les principales industries agricoles du pays, de même qu'avec des iwi et des rūnanga, des conseils municipaux et des ministères. Mais, c'était un partenariat récemment noué

avec l'entreprise de technologie américaine Autonomo, cotée à l'indice S&P 500, qui serait le couronnement de sa carrière, espérait Darvish. Autonomo, d'après ce que comprenait Mira, était un fabricant de drones, et avec leur aide, Darvish Éradication Nuisibles venait de s'engager dans un ambitieux projet environnemental de suivi de la faune sauvage autochtone et de ses espèces menacées. C'était le tout début, expliquait modestement Owen Darvish, mais il était convaincu que ce programme avait le potentiel pour sauver un certain nombre d'espèces endémiques d'une quasi-extinction – notamment, espérait-il de tout cœur, la perruche de Malherbe à front orange, particulièrement en danger et qui, confessait-il, était son oiseau favori.

Mira faisait la grimace. Ça l'agaçait, presque par principe, qu'une personne de l'âge de ce type, de sa race, de son sexe, avec sa richesse et tous les privilèges qui allaient avec, ait pu utiliser son pouvoir pour – soi-disant – faire le bien, qu'il ait bâti son entreprise en partant – soi-disant – de zéro, à partir de rien, et qu'il possède – soi-disant – précisément le genre d'authenticité rurale qu'elle enviait et à laquelle elle aspirait le plus. Plus agaçant encore, elle n'avait jamais entendu parler de la perruche de Malherbe, qu'elle était maintenant en train de googler, toujours en faisant la grimace, dans un nouvel onglet. Comme tous les rebelles qui se plaisaient à entretenir leur légende, Mira préférait les ennemis aux rivaux, et faisait souvent de ses rivaux des ennemis, pour mieux mépriser ces agents de l'ordre établi qui ne disaient pas leur nom. Cette habitude n'ayant rien de conscient, elle n'éprouva qu'un vague et vertueux sentiment

de défi quand, incapable de condamner Owen Darvish, elle préféra décréter qu'elle ne l'aimait pas.

La photo sur le site du gouvernement montrait un homme d'âge mûr rasé de près, le col déboutonné, à la bouche large, capable, avec une mâchoire solide et une expression amusée. La légende vantait ses qualités : ingénieux, tenace, pragmatique et juste ; il était un parfait exemple de ce que les Néo-Zélandais se flattaient de décrire comme le génie national. Dans les interviews, il endossait brillamment son rôle, répondait aux questions avec franchise et modestie, et quand on l'interrogeait sur ses allégeances politiques, il prétendait n'en avoir aucune. Mira ne trouva pas un seul article calomnieux. Il se présentait comme un patriote – en d'autres termes, comme un type droit, indépendant, d'une simplicité assumée, entier dans ses passions, nostalgique dans ses habitudes, et qui se méfiait naturellement de toute étiquette partisane – même s'il tolérait, peut-être, quelques sorties à la messe pour se détendre avec son épouse.

Cette dernière – Jill, la future Lady Darvish – ressemblait un peu à la mère de Mira : mince, longiligne, avec un teint hâlé et des cheveux argentés coupés à la garçonne. Elle avait posé pour le journal du coin, un bras passé autour de la taille de son mari, s'écartant pour lui adresser un sourire admiratif, son autre main posée sur sa large poitrine musculeuse. « Un chevalier bien de chez nous », proclamait le titre, bien que le journaliste ait pris la peine de préciser que c'était Jill, et non le futur Sir Owen, qui était la véritable native de Thorndike : la ferme était sa maison d'enfance, héritée à la mort de son père, cinq ans plus tôt.

C'était un détail mineur, mais Owen Darvish connaissait manifestement assez bien le coin pour ne pas le traiter à la légère. Il livrait toutes les assurances nécessaires, certifiant que Thorndike était sans conteste le meilleur endroit où il ait jamais vécu, et vantant les nombreuses vacances et saisons des foins qui les avaient amenés à y séjourner, au fil des années. Il ne faisait aucune mention de leur projet de lotissement, et avouait, affectant le chagrin, que le paternel de sa femme devait bien se moquer de lui, de là où il était, puisqu'en dépit de tous ses efforts, la ferme n'était toujours pas officiellement débarrassée des nuisibles. En fait – il orientait ainsi habilement l'interview pour revenir au sujet principal –, il était en train de tirer des lapins dans les pâtures du haut quand il avait reçu l'appel du bureau du gouverneur général, pour l'informer de son changement de statut imminent.

« J'en ai raté mon tir, sacré nom, racontait-il au journal. Le téléphone a sonné, j'ai fait un bond de deux mètres. J'étais tellement furax que j'ai bien failli ne pas décrocher.

– Et le lapinou s'est sauvé, intervenait sa femme.

– Du coup elle me doit un dollar.

– La reine ?

– La reine en personne. Elle me doit un dollar, une carcasse et une peau. »

Mira avait trouvé ce qu'elle cherchait. Son genou s'était mis à tressauter sous la table, et elle sentait l'excitation monter dans sa poitrine. Revenant sur le site du gouvernement, elle lut que l'investiture d'Owen Darvish devait avoir lieu à l'hôtel du Gouvernement à Wellington, trois semaines plus

tard. Elle nota la date, puis ferma son ordinateur portable, attrapa son casque de vélo, et quitta la bibliothèque.

Cinq minutes plus tard, le cercle jaune marqué « Mira » s'engagea dans la rue et entama sa lente traversée vers le nord. Shelley Noakes réduisit l'échelle de la carte jusqu'à ce que son propre cercle, un bleu qui pulsait doucement, apparaisse au bord de l'écran. Elle regarda le disque jaune progresser imperceptiblement en direction du bleu pendant près de trente secondes, avant d'éteindre le téléphone et de le balancer, dans un geste aussi brusque que puéril, sur le tas de linge sale au pied de son lit. Mira ne rentrerait pas avant une demi-heure au moins, mais déjà le pouls de Shelley s'accélérait, et la peau de sa gorge et de sa poitrine se mouchetait de rougeurs. Elle se leva, inspira profondément, et se laissa aller à une pensée tentante : peut-être que ce n'était pas le bon jour pour aborder le sujet, après tout... mais alors elle entendit la voix de Mira dans sa tête, en train de lui dire qu'il y avait une voix dans sa tête, et que cette voix était celle de sa mère.

La mère de Shelley était l'un des sujets de conversation favoris à Birnam Wood, depuis qu'elle s'était mis à dos Mira peu de temps après leur première rencontre, en qualifiant le collectif de « hobby », et l'engagement de sa fille de « phase ». Mira s'était offusquée de ces remarques si instantanément et si durablement que Shelley avait commencé à se demander si ce n'était pas elle qui avait un problème, de ne pas s'être vexée du tout. Et bien que cela fasse maintenant plus de quatre ans et demi qu'elle consacrait sa vie

à Birnam Wood, elle n'en concluait pas pour autant que sa mère avait eu tort de ne pas croire en elle, car elle était la première surprise d'avoir tenu si longtemps. Mira était incapable de comprendre ça. L'auto-critique au quotidien n'était pas son genre, et elle était persuadée que Shelley avait été harcelée ou endoctrinée pour perdre ainsi sa confiance en elle. L'ironie, bien sûr – Shelley ne l'avait pleinement mesuré qu'après coup –, c'était qu'en réalité, ce sens de l'humour teinté d'une subtile note de dérision faisait partie des choses que Shelley préférait chez elle, et aussi, il fallait le préciser, des choses qu'elle aimait chez sa mère.

Mrs Noakes faisait du conseil en recrutement, et elle était convaincue que la population mondiale se divisait en deux camps : les personnes douées pour la vente et celles douées pour le service. La plupart des gens, aimait-elle remarquer, étaient embauchés à contre-emploi, alors qu'il leur suffirait d'une bonne introspection, et de déterminer à quelle catégorie ils appartenaient, pour épargner pas mal de tracas au reste du monde. La première fois que Mira avait entendu ce discours, elle avait éclaté de rire. Dressant la liste, avec une délectation certaine, de toutes les raisons qui faisaient de la vente un service, et toutes les façons dont les services se vendaient, elle avait balayé la maxime en la qualifiant de foutaise néo-libérale dénuée d'intérêt, ajoutant, avec une perspicacité désinvolte, que Mrs Noakes semblait se placer en compétition avec ses enfants sur un certain nombre de terrains, mais tout particulièrement celui de l'épanouissement professionnel, un trophée arraché de haute lutte par

les femmes de sa génération, et qu'elle rechignait, peut-être, à partager.

Shelley s'en souvenait pratiquement mot pour mot. Elle avait alors vingt et un ans, Mira vingt-quatre, et jamais de sa vie elle n'avait entendu critiquer un adulte aussi ouvertement et aussi posément, sans aucune des marques de respect habituelles – ces rituels consistant à admettre sa probable ignorance, à exprimer sa déférence envers les points de vue opposés au sien – qui chez elle étaient si profondément enracinées qu'elles inhibaient sévèrement sa capacité à penser, autant que son discours. Elle avait recherché l'amitié de Mira avec une ferveur proche de la fascination, et s'était transformée, même si elle ne le comprendrait que des années plus tard, pour devenir une parfaite image de la personne qu'elle était déjà, selon les dires de Mira : plus ignorante, plus coincée, toujours plus en conflit avec une mère dont la moindre sortie, avait-elle découvert, incarnait un ennemi qui n'était autre que le spectre du capitalisme tardif, rien de moins. S'étant vu attribuer, pratiquement depuis la naissance, le rôle de la conciliatrice de la famille, et après avoir été félicitée toute son adolescence parce qu'elle n'avait jamais infligé la moindre nuit blanche à ses parents, Shelley vivait, du plus loin qu'elle s'en souviennne, dans une angoisse permanente de ne pas être aimable – un sort plus terrible encore que de ne pas être aimée, car cela engageait non seulement ses rapports avec les autres, mais aussi l'opinion qu'elle avait d'elle-même, en son for intérieur. C'est seulement sous l'influence de Mira qu'elle apprit,